

Marcelle HENRI née ADRIEN

Née le 28.04.1922 à Condeau (Orne)

Entretien février 2017

Je suis née le 28 avril 1922 à Condeau, puis mon père a travaillé à Nogent le Rotrou. La personne pour qui mon père travaillait a fait faillite et il a obtenu un emploi à Dives par l'intermédiaire de monsieur Cirou, ingénieur à l'usine, dont les parents habitaient à Nogent le Rotrou.

Nous sommes arrivés à Dives en 1935 au 53 rue Saint-Jacques. Mon père était chef d'entretien à l'usine. Ma mère ne travaillait pas, j'étais fille unique.

Je suis arrivée à Dives à l'âge de 13 ans. Ce qui m'a marquée, c'est l'arrivée à Dives par la côte de Sarlabot, cette vue, la lumière ! Je me suis dit « Que c'est joli ... » Il y avait des filles au lycée qui allaient en vacances et racontaient qu'elles allaient à la mer, moi, je n'allais pas en vacances mais là j'allais vivre à la mer définitivement.

La vie dans les cités

- L'eau

Dans la rue Saint-Jacques, on avait de l'eau quand on est arrivés et les WC avaient l'écoulement. Les autres rues devaient faire venir les vidangeurs de Cabourg, mais pas nous.

- Les commerces

Dans la rue des frères Bisson, il y avait l'épicerie de monsieur Culleron qui a été le maire, en face de chez lui un boucher, un charcutier, l'épicerie et bar Lainé, un marchand de chaussures, un coiffeur et dans la rue Georges Landry, la mère Michel épicière, le boucher Lecerf, encore deux épiceries rue des frères Lépaule, un café, Prodhomme, une laiterie, une boucherie chevaline Achourkine, un bar marocain ... Il y avait beaucoup de commerces dans le quartier Il n'y avait pas de boulanger mais on en trouvait à l'épicerie. On avait tout sous la main ! Et j'oubliais madame Mabire, charcutière rue des frères Bisson.

Ma mère allait beaucoup au marché le samedi, tout le monde allait au marché.

- Les jardins

Mon père avait un jardin en face de la gare. Pendant la guerre, quand les ponts ont sauté on passait par les jardins, il y avait une petite passerelle.

- Loisirs

Je suis arrivée à 13 ans, je n'ai pas connu les colonies, il n'y en avait pas à cette époque.

On n'est jamais partis en vacances mais on allait souvent se promener, on montait à Sarlabot et on redescendait de l'autre côté sur Houlgate. Ou alors en haut de Sarlabot, on prenait sur la droite et on redescendait sur Dozulé. Quand on est jeune, on marche ...

J'avais beaucoup d'activités manuelles, je cousais, je tricotais. Ma mère n'était pas manuelle mais mon père, lui, savait tout faire.

- Les voisins

Nous avons de bons contacts avec nos voisins, il y avait beaucoup de Polonais, il y avait madame Cantrel, madame Ledanois, les Morin, les Rivière, ... Quand quelqu'un avait besoin de quelque chose, on était là, la vie était solidaire. Il y avait pas mal d'étrangers qui travaillaient à l'usine et certains étaient au four, c'était un travail dur, ... Il y avait plus d'entente, il y avait beaucoup de Marocains et de Polonais. Ils partaient parfois dans leur pays mais ils revenaient. Certains ont voulu repartir chez eux à la retraite mais ceux qui sont partis ont parfois été déçus, d'autres disaient « *ma vie est là, c'est ici qu'on a toujours vécu, on reste !* ».

Ecole, apprentissage et travail

Je suis rentrée à l'école Colleville où j'ai passé mon certificat d'études. Ensuite j'ai fait un centre d'apprentissage de la couture, chez une couturière, rue de l'Hôtel de Ville. Elle accueillait plusieurs jeunes filles, j'y suis restée après l'apprentissage comme ouvrière. Puis je suis allée chez madame Moisson qui était couturière à Houlgate près des Halles. Elle avait une clientèle de Parisiennes qui commandaient quand elles venaient à Houlgate, robes, tailleurs, c'était une couturière raffinée. Madame Bosquain travaillait avec moi, elle habitait les cités rouges et avait une enfant handicapée. J'allais en vélo à Houlgate, à la fin, pour mon vélo, à la place des pneus c'étaient des tuyaux ...

La guerre

- En 1940

Nous avons évacué avec mon père à moto. Il avait rallongé le siège et on est partis à trois sur la même moto jusque chez une tante qui habitait dans le Maine et Loire. Sur la route, on a dormi avec juste une couverture dans un champ. On était partis pour éviter les Allemands mais eux étaient arrivés avant nous ... Ma tante a caché mon père pour éviter qu'il ne soit réquisitionné, on est restés quelques mois et on est revenus à Dives. Je me souviens qu'on avait fait une halte sur la route, des gens qui fuyaient nous avaient prêté leur garage en nous disant de remettre la clé dans la boîte aux lettres, une belle solidarité !

- La vie pendant la guerre

On allait chercher du bois à Sarlabot pour se chauffer. On avait des sabots en bois et on mettait des peaux de lapin retournées dedans pour avoir chaud.

Pour avoir du sel, on faisait bouillir de l'eau de mer !

- Emploi pendant la guerre

Au moment de la guerre, j'ai été vendeuse de tissu à la Fraternelle de Dives, avenue Secrétan. Cela faisait partie de l'usine. Quand il n'y a eu plus rien à vendre, le grainetier Ouvrard m'avait demandé de tenir le magasin rue Gaston Manneville. Je n'y suis pas restée longtemps car monsieur Ouvrard a été tué dans un train qui a été bombardé en revenant de Paris. Et là encore, il n'y avait plus rien à vendre donc plus d'emploi ...

- Secourisme

J'avais pris des cours de secourisme avec le docteur Heurtot, nous étions très peu à avoir pris des cours chez lui. Il nous a appris à nous débrouiller avec rien en cas d'urgence, à faire un garrot avec un bouchon de liège taillé et un mouchoir ou un brancard avec des manches à balai et un vêtement ...

Malheureusement, on ne pensait pas que ça allait servir !

Le premier blessé que j'ai vu, il avait le thorax ouvert, une image qui m'a frappée à jamais ...

Il y a eu un bombardement en juin 1944, un avion anglais est tombé sur la maison de Lasica, rue Georges Landry, tout près de la Goutte de lait. Le père a été tué et Lasica a tiré la mère hors du feu, tous deux étaient très brûlés, Alfred Lasica avait une quinzaine d'années, il était en culottes courtes, et il a eu les jambes brûlées, il n'avait plus de lèvres, les oreilles décollées...

Les premiers blessés avaient été emmenés au dispensaire de l'usine. L'usine était fermée mais le dispensaire restait ouvert. Mlle Blavette ne pouvait pas les accueillir, l'infirmerie ne suffisait plus. Nous avons emmené les brûlés au village Guillaume le Conquérant, dans une chambre juste au-dessus du porche d'entrée, et on nous a demandé à Denise Fiant et à moi, les deux seules qui étaient restées, de nous en occuper. C'était la première fois, c'était dur, il fallait s'accrocher mais mademoiselle Blavette nous disait « *allez les filles, il faut le faire* ». Je n'étais pas habituée.

Après, il y a eu les blessés et les morts des cités blanches avec la bombe qui était tombée rue Saint-Eloi. On a installé les morts dans la grande salle du village à gauche du porche. Ils étaient nombreux, au moins 12 morts.

- Défense Passive

J'ai fait partie de la Défense passive, c'étaient des volontaires, il y a eu une fille Ouvrard mais pas très longtemps, monsieur Jean également, on était très peu. J'étais de service de nuit avec Denise Fiant, on se relayait. Il y avait un gars, Robert Briard, qui faisait aussi la liaison avec le docteur Heurtot quand on avait besoin de ses services.

Il fallait avoir le brassard de la Croix Rouge car on était parfois arrêtés par les Allemands la nuit. A la fin de la guerre, monsieur Culleron, le maire m'a remis une médaille !

(Marcelle a toujours dans son portefeuille son brassard, ses papiers de la Croix Rouge et sa médaille et elle a sauvé la vie d'un homme de 82 ans en visite chez elle et victime d'un arrêt cardiaque, elle avait alors 84 ans !)

Je ne m'en rendais pas compte mais quand je rentrais ma mère me disait « *déshabille-toi, tu sens le brûlé, moi je ne le sentais plus* ». Tous les ponts étaient sautés, c'était dur d'avoir du matériel on soignait avec ce qu'on pouvait. Dès qu'on a pu, on a mis les blessés à l'arrière vers Dozulé.

- Un parachute

Après la chute de l'avion, il y avait un parachute tombé dans la cour rue Saint-Jacques, je me suis fait un chemisier avec la toile du parachute. Il y avait une botte également, une seule et c'était une petite pointure.

- Evacuation

Au moment de l'évacuation, je suis allée à Beaufour-Druval avec ma mère, à pied avec une remorque que mon père avait fabriquée. Je suis restée pour soigner ceux qui étaient blessés à Dozulé. Ils faisaient appel à moi dès qu'ils en avaient le besoin.

J'ai dû soigner un Allemand ! J'étais avec monsieur Béthon, on allait à Bonneboscq, en vélo toujours, et un avion piquait au-dessus de nous. Monsieur Béthon n'était pas impressionné, il avait fait la guerre 14, ... mais à un moment on entend parler allemand, c'était un convoi d'Allemands qui était la cible du mitraillage ! Nous nous sommes mis dans un fossé, avec nos vélos, pas si facile, ... On voulait s'éloigner des Allemands et eux se sont abrités sous les arbres. J'avais mon brassard de la Croix Rouge, et un Allemand m'a montré sa main pour que je le soigne, je lui ai dit que je n'avais pas de médicaments sur moi, il m'a fait rentrer dans une maison, j'ai fait le bandage et j'ai enlevé mon brassard ...

Pendant l'évacuation, je suis revenue une ou deux fois à Dives, toujours à vélo et avec monsieur Béthon. Je voulais récupérer des médicaments, Dives était déserté, il y avait des chats errants, une impression étrange, quelques maisons avaient eu la porte ouverte, la nôtre n'avait pas été visitée.

Une autre fois, je n'ai pas pu passer à cause d'un avion écrasé chemin du petit pavé et faire le tour c'était risqué à cause des bombardements. Les Allemands ripostaient aux attaques et ils étaient aux Tilleuls aussi.

- Arrestation de monsieur Bimont

Monsieur Bimont était directeur du Centre d'Apprentissage pour les garçons. A cette époque, il y avait la montée aux drapeaux et les élèves avaient un uniforme « la tenue à Pétain ».

Monsieur Bimont cachait des Anglais dans sa maison, dans la cave d'une grande villa appartenant à l'usine, rue Secrétan. Il habillait les parachutistes comme les élèves avec la tenue de Pétain comme tous les pensionnaires du Centre d'apprentissage. Le jour où il a été arrêté, début juillet 1944, il allait avec eux et deux élèves du centre, Kielichowski et Kopciara comme s'ils faisaient du sport. Tous ont été arrêtés à la Croix Kerpin. Il en avait fait passer d'autres ! Sa femme, elle aussi, a été prise, elle a sauvé sa peau, peut-être grâce à

l'intervention de Thuillier, qui venait parfois chez eux et qui était à moitié collabo, mais il a fait jouer ses relations ! Il a été tué après.

Les enfants des Bimont n'ont jamais rien dit. Je me souviens que la grand-mère m'avait demandé d'aller avec elle chez eux après l'arrestation. Tout était retourné dans la maison ! La petite fille insistait pour voir le pot de lait, c'est là qu'elle avait caché la belle bague de sa mère. Quand les Allemands étaient venus, sa mère, voyant qu'elle allait être prise, lui avait glissé la bague dans la main en l'embrassant. Le pot de lait était resté avec la bague !

Monsieur Bimont a été fusillé et ses deux élèves en même temps. Les corps ont été retrouvés plus tard à Saint-Pierre du Jonquet.

- Des résistants

Madame Cardellec a été arrêtée en même temps que Le Peu et que la femme du boucher. Les deux femmes sont revenues mais la femme du boucher est décédée très vite après son retour.

Marius Trefouël, cheminot, s'arrangeait pour que les trains n'arrivent pas à l'heure.

Robert Briard travaillait à la mairie et il récupérait des bons d'alimentation et fournissait de la nourriture aux parachutistes qui avaient été cachés dans les gabions.

La femme de Divarres qui a été fusillé à Saint-Pierre du Jonquet travaillait à la Fraternelle où elle était directrice.

L'après-guerre

- Epuraton

J'ai vu de femmes tondues emmenées dans une carriole depuis la Poste dans la rue Paul Canta C'étaient des femmes que je connaissais. Elles ont été emmenées jusqu'au monument ...

- Les bals

Je suis une danseuse et je danse encore ! Il y avait les Ormettes au Bas-Cabourg, je n'allais pas au Tango que je n'aimais pas. Mon père était un excellent danseur et il m'accompagnait, cela l'arrangeait car il ne me laissait pas seule et moi cela m'arrangeait car j'adorais danser. Ma mère n'aimait pas danser. Il y avait la salle des fêtes où l'on dansait, et des orchestres, l'ensemble Freddy qui jouait. Après la guerre, on avait besoin de bouger ! Les Allemands n'étaient pas encore partis, on commençait déjà à danser aux Ormettes, il y avait des gars qui faisaient le guet pour voir s'il n'y avait pas d'Allemands qui arrivaient. C'était récréatif, pas de danse.

Les bals ont duré longtemps après la guerre, les gens avaient besoin de se changer les idées. Je me rappelle aussi de Blanchette, un noir qui dansait bien, il devait venir de Caen pour danser au Bas-Cabourg. On dansait avec des Espagnols, Roberto, un professeur de danse, des Polonais. On allait à pied au Bas-Cabourg pour danser, même quand il neigeait, on mettait les chaussures de danse dans un sac !

- Les colonies

Les gens parlaient tous du Faulq, ils étaient contents que les enfants y aillent et les gosses aimaient aussi. Je croyais qu'ils pouvaient se baigner dans le cours d'eau. Je croyais que c'était un vrai château.

- Le canal

Il y avait un pont près de la gendarmerie, le lavoir flottant à côté et un petit pont en pierre. En 44, les ponts avaient sauté. Il restait juste un gros tuyau qui était sous le pont. Les garçons passaient dessus, alors nous les filles, on a voulu faire de même. Arrivée au milieu, j'ai été prise de vertige et je ne pouvais plus bouger, ni avancer ni reculer. C'est un gars Chandavoine qui est venu me donner la main pour que je puisse traverser. Après, je passais par la passerelle qui était du côté des jardins, c'était une passerelle privée, elle appartenait au pharmacien Lebeau.

L'usine

- Les grèves de 1936

Je me souviens des grèves de 1936, il y avait des rassemblements devant l'usine et des tensions entre ceux qui voulaient travailler et ceux qui ne voulaient pas. L'usine fonctionnait quand même avec ceux qui réussissaient à rentrer mais il y a eu de sorties mouvementées.

- L'entretien

Mon père était chef d'entretien à l'usine, responsable de toutes les réparations dans tous les ateliers, mécanique, électricité, il y avait des travaux très durs, il montait des échafaudages assez hauts, ... Il travaillait dans la journée mais en cas de coup dur, il ne rentrait que pour manger et repartait une partie de la nuit. Il faisait partie des pompiers de l'usine. Il avait de grosses responsabilités.

- Les services de l'usine

On bénéficiait de tous les services de l'usine, on leur fournissait des chaussures, des bleus, il y avait des Noël formidables pour les gosses, à la naissance d'un enfant il y avait un cadeau, ...

Le retour des Polonais

Il y avait une famille de Polonais, les Zdeboki (?), qui habitaient rue Saint-Jacques. Le père avait eu un grave accident à l'usine, il avait été trépané. Il vivait avec ses trois filles et il a voulu repartir en Pologne après la guerre. Les deux aînées ne voulaient pas y aller mais elles étaient jeunes et n'ont pas eu le choix. Plus tard, l'aînée est revenue en visite quinze jours, elle voulait revoir la maison de Dives où elle avait passé son enfance. Le fils Bethon avait accepté de se porter garant pour qu'elle puisse venir et elle devait aller pointer à la gendarmerie tous les jours. Avant de repartir, elle est allée demander au nouveau locataire de sa maison si elle pouvait emporter un peu de terre. Elle est repartie en Pologne avec un peu de terre de son jardin !

La reprise de l'activité

- Centre d'Apprentissage filles

Au début, le Centre d'Apprentissage, où l'on enseignait la couture et la cuisine aux filles, était à la villa « Mon abri », la dernière grande villa sur la route du Port, celle où il y a une drôle de grotte dans le jardin. Juste à côté, c'était la maison de l'ingénieur de l'usine, monsieur Cirou, qui avait fait venir mon père. Madame Heurtematte était professeur de couture. Comme j'étais couturière je suis allée à la villa Mon abri, mais mes parents n'ont pas voulu que j'aille suivre des cours à Paris. Après, je suis allée au Centre d'Apprentissage pour garçons.

- Centre d'Apprentissage garçons

Je suis rentrée au Centre d'Apprentissage en 1945, il y avait encore des portraits de Pétain et les élèves pensionnaires portaient toujours les tenues. Le directeur était monsieur Aubin. J'ai une photo du centre sur laquelle on voit monsieur Lagellée, monsieur Vernochet qui travaillait à l'usine mais qui donnait aussi des cours au Centre. Je suis rentrée comme lingère et après une formation je suis devenue maîtresse lingère.

Il y avait plusieurs sections, menuiserie, forge, et au tout début la mécanique automobile, le dessin industriel, l'ajustage, ... On travaillait pour Paris, il y avait des gens du rectorat qui commandaient des cuisines modernes.

Il y avait des élèves qui venaient de l'Orne ou du Maine et pas mal d'enfants de la DASS, ils repartaient dans leurs familles uniquement pour les vacances. Ils étaient en internat et repartaient dans les familles ou les familles d'accueil pendant les vacances, à la fin du trimestre. C'étaient des petites chambres de 10 lits avec juste une paille, au début, il n'y avait pas de matelas. Les chambres étaient chauffées avec un gros fourneau.

On a été jusqu'à 500 élèves !

Beaucoup venaient apprendre un métier. J'ai toujours travaillé dans l'Education Nationale, j'aimais le boulot, le contact avec les élèves. Quand ils venaient à l'infirmierie, on servait un peu de mère et ils se confiaient, les garçons étaient plus demandeurs. Je suis restée longtemps en contact avec un élève qui venait de l'Orne, il travaillait bien mais il est passé par une période où il n'avait plus confiance en lui, avec les professeurs, on l'a remis en confiance et il a réussi ... Un autre enfant m'avait confié qu'il voulait retrouver sa mère juste pour voir son visage. Un jour il est revenu, il semblait heureux, il s'était donné du mal mais il y était arrivé. Je suis rentrée au Lycée professionnel en 1965 dès sa création.

- **Mariage et vie dans les cités vertes**

Mon mari était parisien, il avait été réquisitionné en Allemagne et il a connu un gars Bethon avec lequel il est venu à Dives. C'était le fils de monsieur Bethon qui habitait rue Saint-Jacques et avec qui j'étais allée en vélo pendant l'évacuation.

Nous nous sommes mariés le 9 septembre 1950, il a travaillé à l'usine. Nous avons d'abord habité chez une personne âgée rue Foucher de Careil, une parente de monsieur Bethon. Elle a séparé sa maison en deux pour nous permettre d'attendre d'avoir une cité. Les cités vertes ont été construites juste après la guerre mais elles n'étaient pas finies. Nous avons emménagé dans une cité toute neuve au 63 rue du Château d'eau ! Les WC étaient alimentés par les châteaux d'eau et c'était l'eau du canal. Au début, ce n'était pas toujours très agréable, avec le canal et surtout les abattoirs qui communiquaient avec le canal, cela amenait les moustiques.

Mon mari allait à la pêche aux crevettes pour le plaisir. On allait à Cabourg, c'est plus près et plus facile. Celui qui n'avait pas grand' chose, il allait à la mer, il pouvait manger ... Mon mari allait aussi à la pêche du côté de Beuvron et de Dozulé, dans les petits cours d'eau il pêchait des truites, des anguilles ...

Les maires

Monsieur Culleron était épicier juste en face de la Maison bleue. Il était très simple, le bon pèpère qui dirigeait et qui était bien vu. Il est resté maire jusqu'en 1953. Puis c'est Lenormand qui a été maire. Je l'ai côtoyé davantage, il avait de la présence, on pouvait discuter avec lui. Je représentais le personnel de l'enseignement dans des réunions du rectorat, quand il prenait la parole, c'était quelqu'un, il savait de quoi il parlait. Il était bien avec le curé, quand il a été malade, ils n'étaient pas du même bord mais l'abbé Guillet a toujours été là dans ces moments de détresse. C'est madame Lenormand qui me l'a dit un jour quand elle cherchait une place dans le cimetière pour que leurs deux tombes soient à côté l'une de l'autre.